

## [Sans titre]

Andrea Inglese

---

Numéro 118, automne 2008

La bonté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14023ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Inglese, A. (2008). [Sans titre]. *Moebius*, (118), 27–30.

## ANDREA INGLESE

*[Sans titre]*

*Traduction de l'italien par Magali Amougou et par l'auteur*

La bonté dont soudain tu parles  
et qui se présente nouvelle, et surprend  
mais doit de toute façon être cataloguée,  
est un mot, il dort d'une drôle de façon  
dans les dictionnaires. Cette bonté  
est notre effort peut-être  
pour comprendre le peu  
que nous sommes, pour comprendre  
la phase la plus vive, la plus  
renouvelée de notre démente,  
quand une fois encore le monde  
se révèle lointain,  
aussi éloigné que notre agitation  
en son centre n'est qu'une fente  
imperceptible dans le bois, un pli  
dans l'eau.

La bonté surgit peut-être  
lorsque l'on comprend que de tout bord  
quelque chose se perd,  
que sans cesse, chaque prise  
réalisée dans l'ombre  
une perte plus astucieuse encore.

Comme tous ces objets,  
les cadres, les portemanteaux en plastique ou en métal,  
les récipients en toile, les jouets élégants  
qui produisent de la musique, les plantes d'intérieur,  
ces objets qui sont sans cesse rejoints,  
saisis, scrutés, et qui se consomment,  
qui semblent être toujours là, pour te protéger  
à chaque retour, ou de nuit,  
si tu bouges à travers les pièces,  
ou quand tu dois les briser, à cause de la colère,  
tout ce petit trésor  
bien distribué dans les coins, sur les tables,  
n'est jamais parfaitement immobile  
il ne te retient pas au sol,  
il ne protège pas  
le peu que tu es quand tu énumères  
les unes après les autres tes pertes,  
le peu de monde  
où tu crois marcher à pas sûrs  
regardant, manoeuvrant  
dans ton ombre épaisse, dans ton vide  
démésuré.

\*

*La bontà di cui tu parli all'improvviso  
e che qui giunge nuova, e sorprende,  
ma pur sempre va catalogata,  
è un vocabolo, dorme in modo strano  
nei dizionari. Quella bontà  
è forse il nostro sforzo  
di capire il poco  
che siamo, di capire la fase  
più accesa, rinnovata,  
della nostra demenza,  
quando il mondo ancora una volta  
si rivela lontano,  
così remoto che il nostro agitarsi  
al suo centro, è solo un'impercettibile  
crepa nel legno, una piega dell'acqua.*

*La bontà viene forse  
nel capire che da ogni lato  
qualcosa si perde,  
che continuamente, ogni presa  
realizza nell'ombra  
una più astuta perdita.*

*Come tutti questi oggetti,  
le cornici, gli appendiabiti di plastica e metallo,  
i recipienti di tela, i giocattoli eleganti  
che diffondono musica, le piante da interni,  
questi oggetti che di continuo sono raggiunti,  
afferrati, scrutati, e si consumano,  
che sembrano esserci sempre, a difesa,  
ad ogni rientro, o di notte,  
se giri per le stanze,  
o quando devi spaccarli, per la rabbia,  
tutto questo piccolo tesoro  
ben distribuito agli angoli, sui tavoli,  
non è mai davvero fermo,  
non ti trattiene al suolo,  
non fa da riparo  
a quel poco che sei quando conti  
ad una ad una le tue perdite,  
a quel poco di mondo  
in cui credi di andare con passo sicuro,  
vedendo, manovrando,  
nella tua fitta ombra, nel tuo vuoto  
smisurato.*

